

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Amérique, l'Égypte, l'anorexie : la poésie, quel bazar!

Robert Yergeau

Number 39, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Yergeau, R. (1985). Review of [L'Amérique, l'Égypte, l'anorexie : la poésie, quel bazar!] *Lettres québécoises*, (39), 50–51.



L'Amérique, l'Égypte, l'anorexie: la poésie, quel bazar!

Exit pour NomadeS

de Lucien Francoeur

J'appréciai un temps Lucien Francoeur. Le Francoeur de *Drive-in* et de *les Néons las*, recueils qui mettaient en scène un territoire de flashes, des oscillations obsessionnelles entre tendresse et violence, une urbanité saisie sur le vif, un corps à corps avec la nuit américaine. Francoeur tatouait des graffiti sur les murs rouges de l'Amérique. Ses néons las répandaient une lumière blafarde sur les ruelles de Montréal. Dans le sillage de Straram, Geoffroy, Victor-Lévy Beaulieu et quelques autres, il contribua à donner ses lettres de noblesse au versant négligé de notre culture hybride: l'imaginaire québécois passait désormais par l'Amérique.

Francoeur vendit son âme et sa poésie au rock. Mais les institutions littéraires ne manquèrent pas de le gratifier pour ce sacrifice propitiatoire. De ce fils rebelle de Miron, l'Hexagone publia, dès 1972, *Minibrixes réactés*; ses poèmes furent traduits en anglais (*Neons in the night*, Vehicule Press, 1980) et il reçut, en 1983, le prix Émile-Nelligan pour *les Rockeurs sanctifiés*. Peu à peu Francoeur joua à être Francoeur, devenant le rockeur de service des lettres québécoises. L'américanité, au même titre que la thématique du pays, permit à l'auteur de *Rock-désir* et à ses épigones d'accéder à une certaine forme de reconnaissance littéraire et culturelle. Le fait de brandir leur sincérité — leur mot d'ordre pourrait être: nous écrivons comme nous vivons — ne modifie pas leur parcours institutionnel. Cette sincérité d'ailleurs n'est pas sans rappeler celle dont se drapait en leur temps Jean-Guy Pilon pour justifier l'hégémonie naissante de l'Hexagone ou Roger Des Roches qui, au lendemain du colloque sur «la Nouvelle Écriture» (tenu à Montréal en février 1980), récusait toute interprétation qui tendait à ramener cette écriture dans le giron de l'institution.

Ce long préambule m'est venu à la suite de ma lecture d'*Exit pour NomadeS* de Lucien Francoeur.

Quel foutu bazar que ce recueil! qui regroupe des textes écrits entre 1978 et 1984. Dans *Exit pour NomadeS*, le lecteur retrouve les personnages qui peuplent l'univers du poète: les gitanes, rockeurs, bohémiennes et autres nomades y côtoient Elvis, Toutankhamon et Morrison; Nelligan et Rimbaud sont apprêtés à la sauce new wave; la ville (une certaine idée de la ville) est passée au peigne fin; les serpents cohabitent avec le

Roi Léopard; les écrans cathodiques voisinent avec les pyramides; les «Sprint press» succèdent aux «Visions du Nil», etc. Libre à Francoeur de fantasmer sur les thèmes de son choix, mais comment ne pas éclater de rire à la lecture de phrases telles que: «L'absence de désir me prend à bras-le-corps et j'ai le haut-de-cœur en / bas-relief permanent sous les jouissances manuelles / En moi précisément je souffre d'astrophobie verticale alors je me / résous horizontalement» (p. 11) ou: «Je me pointe la caméra endogène en prière de deuil sur la laide mort / malade qui se mouve vers ma mare métaphysique» (p. 12). Quel galimatias!

Quelques vers certes ne font pas un recueil et j'admets que «Le Futur temporaire» et «L'Amérique invouable» sont des suites où Francoeur ne se prend plus pour le Walt Disney égyptien de la poésie québécoise. Dès lors les résultats sont probants, comme en témoigne cet extrait du poème «Des villes en moi»:

*Mais ce soir ça ne fait aucun doute
C'est à Montréal que je pense
En noir sur blanc à l'encre indélébile
Et j'éteins la lumière de justesse
Sur ce texte étourdissant
En me recueillant interminablement
Dans la nuit parisienne et sans issue
Jusqu'à Los Angeles ma Californie
Avec cet indicible mal de Montréal
Qui ne me quitte plus même quand j'y suis
Comme une douleur permanente au centre de l'être (p. 93)*

Domage que Francoeur ne loge pas plus souvent de ce côté-là de la poésie. Dans un poème en hommage à Gatién Lapointe, «Comme un barbare inouï (Gatién Lapointe, in memoriam)», Francoeur écrit: «Je l'ai vu se tenant là / Guettant l'émotion primordiale» (p. 20). Peu importe qu'il soit de faction à la porte de l'Amérique, de l'Égypte ou de son propre imaginaire, mais que l'auteur de *Snack-bar* cesse de vouloir épater la galerie à tout prix et qu'il rende compte plus souvent de ses émotions primordiales.

L'Échangeur

de Cécile Cloutier

De la boulimie langagière de Francoeur, passons au dire anorexique tel qu'il se présente dans *l'Échangeur*, recueil que Cécile Cloutier faisait paraître récemment aux Écrits des forges. Au coeur de la poésie, il n'y a que de la poésie: insolente, rare. Quelques mots alors peuvent suffire à exprimer l'essentiel. Encore faut-il qu'ils possèdent la charge sémantique nécessaire pour éliminer le bois mort ou le superflu langagier. Ce qui est loin d'être le cas dans *l'Échangeur*. L'art de l'aphorisme et le minimalisme en poésie ne se pratiquent pas sans courir le risque de se retrouver en face de textes aseptisés qui n'offrent aucune emprise, si ténue soit-elle, sur l'imaginaire et le réel. Et je me refuse de voir dans le laconisme de *l'Échangeur* une économie de mots qui tendrait au dire souverain. Que quelques poèmes soient porteurs de beauté et de pensée («Les seins de tes yeux / Lisent le lait / La lumière dort» (p. 16), «Écrire / Les bouteilles de clarté / À la pointe / Du sang» (p. 24)), cela ne suffit pas à rendre cette poésie précieuse. Et surtout cela ne rachète pas des «choses» du genre: «Et vivent les accalmies / Du plomb / Dans le naufrage / Des baisers atlantiques / Au désespoir des genoux» (p. 63) ou: «Les dents / Boivent / Le fer / Dans l'académie du sel» (p. 57).

Tenter de ramener le langage à ses tensions les plus élémentaires ne doit pas confiner au simplisme du contenu. Dans *l'Échangeur*, l'épuration de la parole le cède à l'extinction de voix.

Éclats de parole

de Paule Doyon

«Écrire comme une fleur s'ouvre» (p. 9), suggère d'entrée de jeu Paule Doyon dans *Éclats de parole*, autre recueil publié aux Écrits des forges. Ce livre est un bel exemple d'une poésie qui n'offre que très peu de véritables trouvailles. Non que la mise en relief d'un Je qui scrute ses espaces intérieurs soit inintéressant. Mais Paule Doyon ne parvient pas à se démarquer de plusieurs autres voix qui, en poésie québécoise, témoignent des mêmes recherches. *Éclats de parole* fait entendre parfois une petite musique qui n'est pas dépourvue de charme.

Le moteur du monde cogne. Pendant que trotte vers nous l'aube chargée de fleurs. Le phosphorescent futur plein d'appels luit dans les plis du coeur se berce d'ombre. Près de l'instant. Poussière que seuls des doigts comme des lampes éteintes peuvent traverser. (p. 44)

Pour ces trop rares réussites, combien de «sabots ensoleillés», de «rancune [qui] ronfle», de «cambouis sur ma coque» et de «poils superflus des lettres». Ce recueil ne véhicule que des images étriquées sur le désir, la révolte, le corps, le langage, l'écoute de soi et du monde.

Les éclats de parole de Paule Doyon circonscrivent un territoire connu. Trop connu. □



PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Jacques Brault

AGONIE

Boréal Express

« L'oeuvre est dense, ramassée... Dans *Agonie*, l'émotion — une braise sous des cendres grises — reste captive. C'est la manière qu'a choisie Brault pour nous faire pénétrer l'intensité du drame qui se joue sous l'apparence des choses. Avec une concision qui frôle l'ellipse; par pudeur, mais aussi par respect. » Ivanhoé Beaulieu, *Le Devoir*

En vente dans toutes les librairies à 6,95\$

Boréal Express